

LUCRÈCE
VIRGILE
VALÉRIUS FLACCUS

ŒUVRES COMPLÈTES

AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

PAR
UN PRÉFET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

DES ÉLÈVES

M DCCC LXVIII

Table of Contents

Titre

De la nature des choses (édition Nisard)

Notice sur Lucrèce

Sommaires du poème de la nature des Choses.

Livre Ier

Livre II

Livre III

Livre IV

Livre V

Livre VI

À propos

De la nature des choses (édition Nisard)

Lucrèce



Firmin Didot, Paris, 1868

Exporté de Wikisource le 05/07/20

LUCRÈCE
VIRGILE
VALÉRIUS FLACCUS

ŒUVRES COMPLÈTES
AVEC LA TRADUCTION EN FRANÇAIS

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE M. NISARD

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

INSPECTEUR GÉNÉRAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C^{ie}, LIBRAIRES

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE

RUE JACOB, 56

M DCCC LXVIII

LUCRÈCE

DE LA NATURE DES CHOSES

- [Notice sur Lucrèce.](#) III
- [SOMMAIRES DU POÈME DE LA NATURE DES CHOSES.](#) 143
- [Livre I^{er}.](#) 1
- [Livre II.](#) 22
- [Livre III.](#) 44
- [Livre IV.](#) 65
- [Livre V.](#) 89

- Livre VI. 118

NOTE DE WIKISOURCE

Dans l'original de l'ouvrage, les notes et commentaires du traducteur renvoient au texte latin, non reproduit ici. Les appels de notes et commentaires ont été transposés dans le texte de la traduction, sous forme de numéros de note, qui correspondent au numéro d'ordre du vers dans le livre.

NOTICE

SUR LUCRÈCE.

Suivant Eusèbe, Lucrèce naquit la seconde année de la 71^e olympiade^[1] ; époque où la Grèce commençait à répandre ses lumières dans l'Italie ; où Cicéron, Atticus, Catulle et J. César apparurent presque ensemble ; où le génie ambitieux qui allait asservir Rome grandissait auprès du génie littéraire qui devait la consoler de sa liberté perdue. Lucrèce appartenait à cette antique famille dont le nom avait déjà été immortalisé par l'héroïsme d'une femme^[2]. Les annales du temps citent avec honneur quelques autres membres de cette famille. « Q. Lucrétius Vespillo, dit Cicéron, est un habile jurisconsulte ; mais Q. Lucrétius Ofella brille surtout dans les harangues^[3]. » César enfin parle du sénateur Vespillo.

Lucrèce seul, obéissant à une maxime fondamentale de son école, demeura, comme Mécène, simple chevalier. Il n'ajouta aux titres de sa famille que le surnom de *Carus*, que justifie son attachement pour Memmius^[4] ; noble amitié comme toutes celles qui se formèrent entre les grands et les poètes de Rome, à la gloire des uns et des autres, et dont Horace et Virgile offrirent plus tard de si touchants exemples. On suppose que Lucrèce accompagna Memmius en Bithynie, avec Catulle et le grammairien Nicéas ; mais on ignore s'il put faire le voyage d'Athènes, alors le complément nécessaire d'une éducation libérale. On croit pourtant qu'il étudia dans le berceau de la philosophie qu'il a chantée, sous Zénon, qui fut, après Épicure, la lumière et l'honneur de l'école.

Suivant une version qui paraît au moins téméraire, un philtre que lui donna une maîtresse jalouse, altérant cette grande et vigoureuse intelligence, l'aurait précipité, jeune encore, dans une folie mêlée d'intervalles lucides, durant lesquels il aurait fait son poème. Ainsi quelques instants de calme, quelques éclairs de raison auraient suffi pour concevoir avec tant de force et exécuter avec tant de précision le plus difficile des sujets de poésie ; ainsi un homme, partagé entre ces singulières intermittences de fièvre et de génie, aurait pu développer des théories si ardues avec tant d'ordre, de proportion et d'enchaînement. Peut-être la manière dont mourut Lucrèce a-t-elle autorisé cette conjecture. Il est trop vrai qu'à 44 ans, à cet âge où l'esprit de l'homme a acquis toute sa vigueur, ce grand poète se donna la mort. Les uns prétendent que ce fut dans un accès de

délire, triste fin pour un sage ! les autres soutiennent que le chagrin de voir Memmius tombé en disgrâce le jeta dans cette extrémité ; mais un tel chagrin semble fort extraordinaire chez un philosophe si détaché des honneurs. Il est plus vraisemblable que, fatigué du spectacle des maux qui accablaient sa patrie, il voulut se reposer dans la mort, qui était, à ses yeux, un éternel et paisible sommeil.

On a observé que Lucrèce succomba le jour où Virgile prenait la robe. Quelques-uns, outrant cette coïncidence, veulent que le poète des *Géorgiques* soit né au moment où expirait le chantre de la *Nature* ; et cette opinion dut répandre dans l'école de Pythagore la poétique idée que Virgile était l'âme de Lucrèce, appelée à produire sous un autre corps d'autres chefs-d'œuvre.

Eusèbe, qui nous montre Lucrèce atteint de folie, ajoute que son ouvrage fut revu et publié par Cicéron ; ce qui est encore moins vraisemblable. Comment croire en effet qu'un poète qui s'est rendu à lui-même un si noble témoignage ait douté de ses forces au point de se soumettre à la censure même d'un homme supérieur ?

Au reste, Cicéron lui-même, qu'on ne peut guère accuser de réserve dans ses confidences à la postérité, n'eût pas manqué de se faire honneur de cette marque de déférence rendue à son goût, dans le passage de ses Lettres où, parlant du poème de Lucrèce, il y reconnaît d'éblouissantes lumières et beaucoup d'art^[5].

On sait quel enthousiasme Virgile, dans ses *Géorgiques*, montre pour cet heureux sage qui a dépouillé la nature de ses voiles, et la mort de ses terreurs :

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque motus omnes et inexorabile fatum.
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari !*

(Georg. II.)

Ovide le loue dans des vers spirituels :

*Carmina sublimis tum sunt peritura Lucreti,
Exitio terras cum dabit una dies.*

Stace vante aussi la *sublime fureur* du poète :

*Cedet musa rudis ferocis Enni,
Et docti furor arduus Lucreti.*

Peut-être même ce vers est-il l'unique raison de la folie attribuée à Lucrèce ; des interprètes téméraires ayant pris pour l'emportement d'un véritable délire cette fougue d'inspiration, cette impétuosité de génie que le mot *furor* exprime.

Lucrèce n'a guère moins été admiré par les modernes.

Molière surtout aimait ce poète, qui mêle souvent, comme lui, les railleries les plus fines à la morale la plus haute.

Il essaya, dit-on, de le traduire ; mais il ne reste de son travail qu'une vive et piquante imitation, introduite dans le *Misanthrope* ^[6]. Voltaire, cet esprit si juste, et cet admirateur si vrai de tous les

grands esprits, a des transports pour Lucrèce ; et, dans une lettre de Memmius à Cicéron, il s'écrie, avec sa vivacité habituelle de langage : « Il y a là un admirable troisième chant, que je traduirai, ou je ne pourrai. » Malheureusement il n'a pu, ou n'a pas voulu.

Parmi les traductions en prose, d'ailleurs peu nombreuses, qui ont été faites de ce poème, la plus remarquable (nous pourrions dire la seule remarquable) est celle de Lagrange. Mais ce travail, qui atteste une connaissance profonde des deux langues, a surtout pour objet de faire comprendre le fond de la doctrine épicurienne ; et, pour nous montrer le philosophe, quelquefois elle fait disparaître le poète. Peut-être est-ce rendre un hommage plus complet à Lucrèce, que d'employer toutes les ressources de la traduction à faire ressortir le poète : car c'est bien moins pour le fond que pour l'attrait des grandes beautés poétiques qui y sont répandues, que le poème *de la Nature des choses* aura toujours des lecteurs. C'est ce qu'on a tâché de faire dans cette traduction.

1. ↑ L'an de Rome 657, 94 avant J. C.
2. ↑ Lucrèce, femme de Collatin, était fille de Sp. Lucrétius Tricipitinus, qui gouverna, comme interroi, jusqu'à la nomination des consuls.
3. ↑ *Brutus*, § 178.
4. ↑ C. Memmius Gémellus, à qui Lucrèce dédia son poème, était de cette noble et antique famille que Virgile fait remonter jusqu'aux compagnons d'Énée :

Mox Italus Mnestheus, genus a quo nomine Memmi.

(Én., liv. V.)

Il fut nommé tribun du peuple, gouverneur de Bithynie ; mais il aspira vainement au consulat, et accusé de brigue, il mourut en exil à Patras, bourg de l'Achaïe. Orateur habile, poète élégant, il aimait et protégeait les arts. Cicéron lui accorde une profonde connaissance des lettres grecques, un esprit fin, du charme dans la parole, et ne lui reproche que son indolence, qui diminuait, par le défaut d'exercice, les précieuses qualités de la nature. — « C. Memmius, Lucii filius, perfectus litteris, sed græcis : fastidiosus sane latinorum ; argutus orator, verbisque dulcis ; sed fugiens non modo dicendi, verum etiam cogitandi laborem, tantum sibi de facultate detraxit, quantum imminuit industriæ » (Cic., *de Orat.*)

5. ↑ *Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt multis ingenii luminibus illustrata, multæ tamen et artis.* (Cic., *ep. ad Quint.*)
6. ↑ Voici les deux morceaux rapprochés. Le morceau latin a tiré un prix particulier de l'idée qu'a eue Lucrèce d'y encadrer les expressions grecques ridiculement affectées par les jeunes voluptueux de son époque.

La	pâle	est	aux	jasmins	en		blanc
La	noire	à	faire	peur,	une		blanc
La	maigre	a	de	la	taille	et	de
La	grasse	est,	dans	son	port,		pleine
La	malpropre		sur	soi,	de		peu
Est	mise	sous	le	nom	de		be
La	géante		paraît	une	déesse		aux
La	naine,	un	abrégé	des	merveilles		
L'orgueilleuse		a	le	cœur	digne		
La	fourbe	a	de	l'esprit,	la	sotte	est
La	trop		grande	parleuse		est	
Et	la		muette	garde		une	
C'est	ainsi	qu'un		amant	dont		l'ardeur

Aime jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime.

SOMMAIRES

DU POÈME DE LA NATURE DES CHOSES.

LIVRE I.

Lucrèce commence par invoquer Vénus, qui peuple la nature. — Il dédie ensuite son poème à Memmius. — Il loue et défend Épicure. — Exposition du système. Axiome fondamental : *Rien ne sort du néant, et rien n'y retourne*. — Il existe des corps trop déliés pour être sensibles, mais que l'esprit conçoit. — Ces *atomes* forment, avec le *vide*, la base unique du monde. Toute chose étrangère à ces deux principes est une *propriété* ou un *accident* de l'un ou de l'autre. — Les *atomes* doivent être parfaitement solides, infiniment petits, indivisibles et éternels. — C'est à tort qu'Héraclite donne pour élément au monde le feu ; d'autres philosophes, l'air, la terre ou l'eau ; et Empédocle ces quatre substances. — Anaxagore ne réussit pas mieux avec son *homœométrie*. — Les *atomes* sont innombrables, le *vide* sans bornes, le *Grand Tout* infini : il est donc ridicule de croire que l'univers ait un *centre*, où tombent les corps pesants.

LIVRE II.

Après un brillant éloge de sa philosophie, Lucrèce revient aux atomes, et traite de leurs qualités. — 1° Le *mouvement*, attesté par la formation des êtres. — Les atomes, que la pesanteur entraîne dans le vide, tombent avec une rapidité incroyable ; mais, pour expliquer la naissance des corps et surtout des corps libres, il faut soumettre leur chute à une légère *déviation* qui amène des rencontres, des chocs, des alliances. — Railleries contre les ignorants qui évoquent une providence divine, comme si un mouvement éternel ne suffisait point à la nature. — 2° Forme des atomes. Tous ne sont pas construits de même, puisque les corps qui en proviennent affectent diversement nos organes. — Il y a des éléments ronds, carrés, anguleux, rudes, polis, crochus... etc. Le nombre de ces formes est borné ; mais les atomes eux-mêmes sont innombrables. — Quant aux autres qualités, comme le goût, la couleur, le froid ou le chaud, ils n'en possèdent aucune ; et ils ne sont qu'une matière insensible, quoiqu'ils engendrent le

sentiment et la vie. — Avec le mouvement et la forme seule, ces atomes, dont la masse infinie vole éternellement au sein de l’immensité, y sèment une foule de mondes que de nouveaux tourbillons alimentent, que des pertes appauvrissent ensuite, et qui ont, comme les animaux et les plantes, leur croissance, leur maturité, leur dépérissement et leur ruine.

LIVRE III.

Invocation à Épicure. — Si la crainte de la mort empoisonne la vie humaine, c’est qu’on ignore la nature de l’*âme*. — Or l’âme est une partie réelle du corps, et non pas une *harmonie*, comme l’ont avancé quelques philosophes grecs. — De l’*esprit*. C’est la plus vive, la plus énergique essence de l’âme. Il réside au cœur, tandis que l’âme proprement dite est répandue dans les membres. — L’âme et l’esprit sont de nature *corporelle*. — Ils ont pour base le plus mince tissu des atomes les plus déliés, les plus lisses, et se composent de quatre substances : l’*air*, le *souffle*, la *chaleur*, et une autre qui par sa délicatesse échappe même au langage, et qui est comme l’*âme des âmes*. — Ces quatre principes se combinent et agissent ensemble, mais de telle sorte que l’un ou l’autre prédomine et influe sur le *caractère*. — L’esprit et l’âme sont inséparables. — Démocrite croit que les éléments de l’âme et du corps s’entrelacent un par un : il se trompe ; l’âme anime le corps, sans y être mêlée. — Au reste, elle naît et succombe avec lui. La *métempsychose* est une fable ridicule. — Pourquoi donc craindre la mort, qui ne laisse rien après elle ? — Les supplices de l’*enfer* ne sont qu’une image allégorique des tourments que l’homme se crée dans la vie. — Reproches de la Nature à ceux qui se plaignent de mourir.

LIVRE IV.

Exorde renouvelé du premier chant. — Le poète veut expliquer ici tout le mécanisme des sensations et des idées par les *images*, formes pures, apparences légères, dont les unes émanent des corps, dont les autres s’engendrent elles-mêmes dans l’espace, et qui arrivent aux intelligences par le canal des *sens*. — Il faut d’abord que les sens nous inspirent la plus haute confiance. Ils sont infaillibles : le *jugement* seul nous trompe. — Le contact des *simulacres* ou images que ces organes nous transmettent excite diversement les impressions — de la *vue* — de l’*ouïe* — du *goût* — de l’*odorat*. — Quant aux *idées*, elles viennent de ces images encore plus frêles, plus imperceptibles, qui ne cessent d’éclore dans les airs, et qui s’insinuent à travers nos membres jusqu’au fond de nos âmes. — Les organes de l’homme ne furent point créés en vue de ses besoins. — Origine du sommeil. Explication des songes. — Ils nous apportent des images voluptueuses. — De l’amour, et des maux qu’il entraîne.

LIVRE V.

Magnifique éloge d'Épicure. — Théorie sur le *monde*. — Ce n'est point une essence divine. Il ne peut être non plus l'ouvrage des dieux, car il est plein d'imperfections ; ni leur séjour, car il est exposé à la ruine. — Il a eu un commencement, et il aura une fin, parce qu'il se compose de substances périssables qui se livrent une guerre éternelle. — De sa *formation*. Comment il se débrouilla peu à peu, et devint une masse harmonieuse et distincte, par la superposition des quatre éléments. — Du cours des *astres*. Exposition des nombreux systèmes sur leur mouvement. — Du soleil et de la lune : leur volume, leurs phases, leurs éclipses. — Décroissement périodique des jours et des nuits. — Du monde naissant. Il enfante tour à tour les plantes, les arbres, les oiseaux, les quadrupèdes, les hommes. — Peinture de la *société humaine* à son berceau. — Origine de la propriété, du langage, du gouvernement, de la guerre, de la religion. — Développement lent et graduel de l'industrie, des arts, et des sciences.

LIVRE VI.

Éloge d'Athènes, le berceau de la sagesse, la patrie d'Épicure. — Pour rassurer les hommes qui attribuent les bouleversements du ciel à la colère divine, Lucrèce prouve que tous les météores ont des causes naturelles. — Du tonnerre, des éclairs et des nuages. Les dieux lanceraient-ils la foudre sur des têtes innocentes, sur leurs propres autels ? — Origine des *trombes* marines et terrestres, des ouragans, de la pluie, de l'arc en ciel. — Pourquoi la mer ne déborde pas. — Éruptions de l'Etna. — Crues périodiques du Nil. — Des exhalaisons meurtrières que jettent les terrains nommés *Avernes*. — Des vapeurs empoisonnées qui émanent du sol, se répandent dans l'air, et sèment au loin des maladies contagieuses. — Peste d'Athènes.

LIVRE PREMIER

(1, 1) Mère des Romains, charme des dieux et des hommes, bienfaisante Vénus ⁽¹⁾, c'est toi qui, fécondant ce monde placé sous les astres errants du ciel, peuples la mer chargée de navires, et la terre revêtue de moissons ; c'est par toi que tous les êtres sont conçus, et ouvrent leurs yeux naissants à la lumière. Quand tu parais, ô déesse, le vent tombe, les nuages se dissipent ; la terre déploie sous tes pas ses riches tapis de fleurs ; la surface des ondes te sourit, et les cieux apaisés versent un torrent de lumière resplendissante.

(1, 10) Dès que les jours nous offrent le doux aspect du printemps, dès que le zéphyr captif recouvre son haleine féconde, le chant des oiseaux que tes feux agitent annonce d'abord ta présence, puis, les troupeaux enflammés bondissent dans les gras pâturages et traversent les fleuves rapides : tant les êtres vivants, épris de tes charmes et saisis de ton attrait, aiment à te suivre partout où tu les entraînes ! Enfin, dans les mers, sur les montagnes, au fond des torrents, et dans les demeures touffues des oiseaux, et dans les vertes campagnes, (1, 20) ta douce flamme pénètre tous les cœurs, et fait que toutes les races brûlent de se perpétuer.

Ainsi donc, puisque toi seule gouvernes la nature, puisque, sans toi rien ne jaillit au séjour de la lumière, rien n'est beau ni aimable, sois la compagne de mes veilles, et me dicte ce poème que je tente sur la Nature, pour instruire notre cher Memmius. Tu as voulu que, paré de mille dons, il brillât toujours en toutes choses : aussi, déesse, faut-il couronner mes vers de grâces immortelles.

(1, 30) Fais cependant que les fureurs de la guerre s'assoupissent, et laissent en repos la terre et l'onde. Toi seule peux rendre les mortels aux doux loisirs de la paix, puisque Mars gouverne les batailles, et que souvent, las de son farouche ministère, il se rejette dans tes bras, et là, vaincu par la blessure d'un éternel amour, il te contemple, la tête renversée sur ton sein ; son regard, attaché sur ton visage, se repaît avidement de tes charmes ; et son âme demeure suspendue à tes lèvres. Alors, ô déesse, quand il repose sur tes membres sacrés, (1, 40) et que, penchée sur lui, tu l'enveloppes de tes caresses, laisse tomber à son oreille quelques douces paroles, et demande-lui pour les Romains une paix tranquille. Car le malheureux état de la patrie nous ôte le calme que demande ce travail ; et, dans ces tristes affaires, l'illustre sang des Memmius se doit au salut de l'État.

Ouvre pourtant les oreilles, cher Memmius ! laisse là tes soucis, et abandonne-toi à la vérité. Ces dons, ces œuvres élaborées pour toi d'une main fidèle, ne les rejette point avec mépris avant de les connaître. Car je vais discuter les grandes lois qui gouvernent les cieux, les immortels, (1, 50) et te faire voir les principes dont la nature forme, nourrit, accroît toutes choses ⁽⁵⁷⁾, et où elle les réduit toutes quand elles succombent. Pour rendre compte de ces éléments, nous avons coutume

de les appeler matière, corps générateurs, semence des êtres ; (1, 60) et même nous employons le mot de corps premiers, parce que tout vient de ces substances primitives.

Car il ne faut rien imputer aux dieux qui, par la force de leur nature, jouissent dans une paix profonde de leur immortalité, loin de nos affaires, loin de tout rapport avec les hommes. Aussi, exempts de douleur, exempts de péril, forts de leurs propres ressources et n'ayant aucun besoin de nous, la vertu ne les gagne point et la colère ne peut les toucher.

Jadis, quand on voyait les hommes traîner une vie rampante sous le faix honteux de la superstition, et que la tête du monstre, leur apparaissant à la cime des nues, les accablait de son regard épouvantable, un Grec ⁽⁶⁷⁾, un simple mortel osa enfin lever les yeux, osa enfin lui résister en face. Rien ne l'arrête, ni la renommée des dieux, ni la foudre, (1, 70) ni les menaces du ciel qui gronde ; loin d'ébranler son courage, les obstacles l'irritent, et il n'en est que plus ardent à rompre les barrières étroites de la nature. Aussi en vient-il à bout par son infatigable génie : il s'élance loin des bornes enflammées du monde, il parcourt l'infini sur les ailes de la pensée, il triomphe, et revient nous apprendre ce qui peut ou ne peut pas naître, et d'où vient que la puissance des corps est bornée et qu'il y a pour tous un terme infranchissable. La superstition fut donc abattue et foulée aux pieds à son tour, et sa défaite nous égala aux dieux.

(1, 81) Mais tu vas croire peut-être que je t'enseigne des doctrines impies, et qui sont un acheminement au crime ; tandis que c'est la superstition, au contraire, qui jadis enfanta souvent des actions criminelles et sacrilèges. Pourquoi l'élite des chefs de la Grèce, la fleur des guerriers, souillèrent-ils en Aulide l'autel de Diane du sang d'Iphigénie ? Quand le bandeau fatal, enveloppant la belle chevelure de la jeune fille, flotta le long de ses joues en deux parties égales ; (1, 90) quand elle vit son père debout et triste devant l'autel, et près de lui les ministres du sacrifice qui cachaient encore leur fer, et le peuple qui pleurait en la voyant ; muette d'effroi, elle fléchit le genou, et se laissa aller à terre. Que lui servait alors, l'infortunée, d'être la première qui eût donné le nom de père au roi des Grecs ? Elle fut enlevée par des hommes qui l'emportèrent toute tremblante à l'autel, non pour lui former un cortège solennel après un brillant hymen, mais afin qu'elle tombât chaste victime sous des mains impures, à l'âge des amours, (1, 100) et fût immolée pleurante par son propre père, qui achetait ainsi l'heureux départ de sa flotte : tant la superstition a pu inspirer de barbarie aux hommes !

Toi-même, cher Memmius, ébranlé par ces effrayants récits de tous les apôtres du fanatisme, tu vas sans doute t'éloigner de moi. Pourtant ce sont là de vains songes ; et combien n'en pourrais-je pas forger à mon tour qui bouleverseraient ton plan de vie, et empoisonneraient ton bonheur par la crainte ! Et ce ne serait pas sans raison ; car pour que les hommes eussent quelque moyen de résister à la superstition et aux menaces des fanatiques, il faudrait qu'ils entrevissent le terme de leurs misères : (1, 111) et la résistance n'est ni sensée, ni possible, puisqu'ils craignent après la mort des peines éternelles. C'est qu'ils ignorent ce que c'est que l'âme ; si elle naît avec le corps, ou s'y insinue quand il vient de naître ; si elle meurt avec lui, enveloppée dans sa ruine, ou si elle va voir les sombres bords et les vastes marais de l'Orcus ; ou enfin si une loi divine la transmet à un autre corps, ainsi que le chante votre grand Ennius ⁽¹¹⁸⁾, le premier qu'une couronne du feuillage éternel, apportée du riant Hélicon, immortalisa chez les races italiennes. (1, 121) Toutefois il explique dans des vers impérissables qu'il y a un enfer, où ne pénètrent ni des corps ni des âmes, mais seulement des ombres à forme humaine, et d'une pâleur étrange ; et il raconte que le

fantôme d'Homère, brillant d'une éternelle jeunesse, lui apparut en ces lieux, se mit à verser des larmes amères, et lui déroula ensuite toute la nature.

Ainsi donc, si on gagne à se rendre compte des affaires célestes, des causes qui engendrent le mouvement du soleil et de la lune, des influences qui opèrent tout (1, 130) ici-bas, à plus forte raison faut-il examiner avec les lumières de la raison en quoi consistent l'esprit et l'âme des hommes, et comment les objets qui les frappent, alors qu'ils veillent, les épouvantent encore, quand ils sont ensevelis dans le sommeil ou tourmentés par une maladie ; de telle sorte qu'il leur semble voir et entendre ces morts dont la terre recouvre les ossements.

Je sais que dans un poème latin il est difficile de mettre bien en lumière les découvertes obscures des Grecs, et que j'aurai souvent des termes à créer, tant la langue est pauvre et la matière nouvelle. (1, 141) Mais ton mérite, cher Memmius, et le plaisir que j'attends d'une si douce amitié, m'excitent et m'endurcissent au travail, et font que je veille dans le calme des nuits, cherchant des tours heureux et des images poétiques qui puissent répandre la clarté dans ton âme, et te découvrir le fond des choses.

Or, pour dissiper les terreurs et la nuit des âmes, c'est trop peu des rayons du soleil ou des traits éblouissants du jour ; il faut la raison, et un examen lumineux de la nature. (1, 150) Voici donc le premier axiome qui nous servira de base : Rien ne sort du néant, fût-ce même sous une main divine ^[156]. Ce qui rend les hommes esclaves de la peur, c'est que, témoins de mille faits accomplis dans le ciel et sur la terre, mais incapables d'en apercevoir les causes, ils les imputent à une puissance divine. Aussi, dès que nous aurons vu que rien ne se fait de rien, déjà nous distinguerons mieux le but de nos poursuites, et la source d'où jaillissent tous les êtres, et la manière dont ils se forment, sans que les dieux y aident.

(1, 160) Si le néant les eût enfantés, tous les corps seraient à même de produire toutes les espèces, et aucun n'aurait besoin de germe. Les hommes naîtraient de l'onde, les oiseaux et les poissons de la terre ; les troupeaux s'élanceraient du ciel ; et les bêtes féroces, enfants du hasard, habiteraient sans choix les lieux cultivés ou les déserts. Les mêmes fruits ne naîtraient pas toujours sur les mêmes arbres, mais ils varieraient sans cesse : tous les arbres porteraient tous les fruits. Car si les corps étaient privés de germes, se pourrait-il qu'ils eussent constamment une même source ? (1, 170) Mais, au contraire, comme tous les êtres se forment d'un élément invariable, chacun d'eux ne vient au monde que là où se trouve sa substance propre, son principe générateur ; et ainsi tout ne peut pas naître de tout, puisque chaque corps a la vertu de créer un être distinct.

D'ailleurs, pourquoi la rose s'ouvre-t-elle au printemps, pourquoi le blé mûrit-il aux feux de l'été, et la vigne sous la rosée de l'automne, sinon parce que les germes s'amassent à temps fixe, et que tout se développe dans la bonne saison, et alors que la terre féconde (1, 180) ne craint pas d'exposer au jour ses productions encore tendres ? Si ces productions étaient tirées du néant, elles naîtraient tout à coup, à des époques incertaines et dans les saisons ennemies, puisqu'il n'y aurait pas de germes dont le temps contraire pût empêcher les féconds assemblages.

D'autre part, si le néant engendrait les êtres, une fois leurs éléments réunis, il ne leur faudrait pas un long espace de temps pour croître : les enfants deviendraient aussitôt des hommes, et l'arbuste ne sortirait de terre que pour s'élancer au ciel. Et pourtant rien de tout cela n'arrive ; les êtres (1,

190) grandissent insensiblement (ce qui doit être, puisqu'ils ont un germe déterminé), et en grandissant ils ne changent pas d'espèce ; ce qui prouve que tous les corps s'accroissent et s'alimentent de leur substance première.

J'ajoute que, sans les pluies qui l'arrosent à point fixe, la terre n'enfanterait pas ses productions bienfaisantes, et que les animaux, privés de nourriture, ne pourraient multiplier leur espèce ni soutenir leur vie : de sorte qu'il vaut mieux admettre l'existence de plusieurs éléments qui se combinent pour former plusieurs êtres, comme nous voyons les lettres produire tous les mots, que celle d'un être dépourvu de germe. (1, 200) D'où vient aussi que la nature n'a pu bâtir de ces géants qui traversent les mers à pied, qui déracinent de vastes montagnes, et dont la vie triomphe de mille générations, si ce n'est parce que chaque être a une part déterminée de substance, qui est la mesure de son accroissement ? Il faut donc avouer que rien ne peut se faire de rien, puisque tous les corps ont besoin de semences pour être mis au jour et jetés dans le souple berceau des airs. Enfin un lieu cultivé a plus de vertu que les terrains incultes, (1, 210) et les fruits s'améliorent sous des mains actives : la terre renferme donc des principes ; et c'est en remuant avec la charrue les glèbes fécondes, en bouleversant la surface du sol, que nous les excitons à se produire. Car, autrement, toutes choses deviendraient meilleures d'elles-mêmes, et sans le travail des hommes.

Ajoutons que la nature brise les corps, et les réduit à leurs simples germes, au lieu de les anéantir.

En effet, si les corps n'avaient rien d'impérissable, tout ce que nous cesserions de voir cesserait d'être, (1, 220) et il n'y aurait besoin d'aucun effort pour entraîner la dissolution des parties et rompre l'assemblage. Mais comme tous les êtres, au contraire, sont formés d'éléments éternels, la nature ne consent à leur ruine que quand une force vient les heurter et les rompre sous le choc, ou pénétrer leurs vides et les dissout.

D'ailleurs, si les corps que le temps et la vieillesse font disparaître périssent tout entiers, et que leur substance soit anéantie, comment Vénus peut-elle renouveler toutes les espèces qui s'épuisent ? comment la terre peut-elle les nourrir, et les accroître quand elles sont reproduites ? (1, 231) Avec quoi les sources inépuisables alimentent-elles les mers et les fleuves au cours lointain ? et de quoi se repaît le feu des astres ? Car si tout était périssable, tant de siècles écoulés jusqu'à nous devraient avoir tout dévoré ; mais puisque dans l'immense durée des âges, il y a toujours eu de quoi réparer les pertes de la nature, il faut que la matière soit immortelle, et que rien ne tombe dans le néant.

(1, 239) Enfin, la même cause détruirait tous les corps, si des éléments indestructibles n'enchaînaient plus ou moins étroitement leurs parties, et n'en maintenaient l'assemblage. Le toucher même suffirait pour les frapper de mort, et le moindre choc romprait cet amas de substance périssable. Mais comme les éléments s'entrelacent de mille façons diverses, et que la matière ne périt pas, il en résulte que les êtres subsistent jusqu'à ce qu'ils soient brisés par une secousse plus forte que l'enchaînement de leurs parties. Les corps ne s'anéantissent donc pas quand ils sont dissous, mais ils retournent et s'incorporent à la substance universelle.

(1, 250) Ces pluies même que l'air ⁽²⁵¹⁾ répand à grands flots dans le sein de la terre qu'il féconde, semblent perdues ; mais aussitôt s'élèvent de riches moissons, aussitôt les arbres se couvrent de verts feuillages, et ils grandissent et se courbent sous leurs fruits. C'est là ce qui nourrit les

animaux et les hommes ; c'est là ce qui fait éclore dans nos villes une jeunesse florissante, ce qui fait chanter nos bois, peuplés d'oiseaux naissants. Voilà pourquoi des troupeaux gras et fatigués du poids de leurs membres reposent dans les rians pâturages, et que des flots de lait pur (1, 260) s'échappent de leurs mamelles gonflées, tandis que leurs petits encore faibles, et dont ce lait enivre les jeunes têtes, bondissent en jouant sur l'herbe tendre.

Ainsi donc, tout ce qui semble détruit ne l'est pas ; car la nature refait un corps avec les débris d'un autre, et la mort seule lui vient en aide pour donner la vie.

Je t'ai prouvé, Memmius, que les êtres ne peuvent sortir du néant, et qu'ils n'y peuvent retomber ; mais, de peur que tu n'aies pas foi dans mes paroles, parce que les éléments de la matière sont invisibles, (1, 270) je te citerai des corps dont tu seras forcé de reconnaître l'existence, quoiqu'ils échappent à la vue.

D'abord, c'est le vent furieux qui bat les flots de la mer ⁽²⁷²⁾, engloutit de vastes navires, et disperse les nuages ; ou qui, parcourant les campagnes en tourbillon rapide, couvre la terre d'arbres immenses, abat les forêts d'un souffle, tourmente la cime des monts, et irrite les ondes frémissantes qui se soulèvent avec un bruit menaçant. Il est clair que les vents sont des corps invisibles, eux qui balayent à la fois la terre, les eaux, les nues, (1, 280) et qui les font tourbillonner dans l'espace.

C'est un fluide qui inonde et ravage la nature, ainsi qu'un fleuve dont les eaux paisibles s'emportent tout à coup et débordent, quand elles sont accrues par ces larges torrents de pluie qui tombent des montagnes, entraînant avec eux les ruines des bois, et des arbres entiers. Les ponts les plus solides ne peuvent soutenir le choc impétueux de l'onde, tant le fleuve, gonflé de ces pluies orageuses, heurte violemment les digues : il les met en pièces avec un horrible fracas ; il roule dans son lit (1, 290) des rochers énormes, et abat tout ce qui lui fait obstacle. C'est ainsi que doivent se précipiter les vents, qui chassent devant eux et brisent sous mille chocs tout ce que leur souffle vient battre comme des flots déchaînés, et qui parfois saisissent comme en un gouffre et emportent les corps dans leurs tourbillons rapides. Je le répète donc, les vents sont des corps invisibles, puisque, dans leurs effets et dans leurs habitudes, on les trouve semblables aux grands fleuves qui sont des corps apparents.

(1, 300) Enfin, ne sentons nous pas les odeurs émanées des corps, quoique nous ne les voyions pas arriver aux narines ? L'œil ne saisit ni le froid ni le chaud ; on n'a pas coutume d'apercevoir les sons : et pourtant il faut bien que toutes ces choses soient des corps, car elles frappent les sens, et il n'est rien, excepté les corps, qui puisse toucher ou être touché.

Les vêtements exposés sur les bords où la mer se brise, deviennent humides, et sèchent ensuite quand ils sont étendus au soleil ; mais on ne voit pas comment l'humidité les pénètre, ni comment elle s'en va, dissipée par la chaleur ; (1, 310) l'humidité se divise donc en parties si petites, qu'elles échappent à la vue.

Bien plus, à mesure que les soleils se succèdent, le dessous de l'anneau s'amincit sous le doigt qui le porte ; les gouttes de pluie qui tombent creusent la pierre ; les sillons émousent insensiblement le fer recourbé de la charrue ; nous voyons aussi le pavé des chemins usé sous les pas de la foule ⁽³¹⁶⁾ ; les statues, placées aux portes de la ville, nous montrent que leur main droite